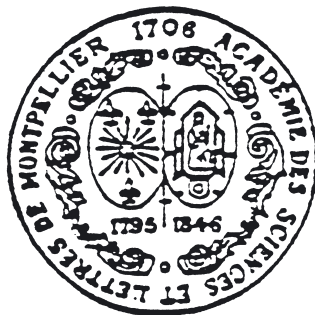


BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 39
ANNÉE 2008

ISSN 1146-7282

Séance du 17 novembre 2008

De l'île d'Elbe à Montpellier le parcours d'un spahi

par André PAGES

Il est, dans notre Histoire, des personnages que rien, à priori ne semblait destiner à y prendre place. La modestie de leur origine les vouait apparemment à une existence sans éclat, lorsque d'imprévisibles circonstances, en révélant leurs talents insoupçonnés, les ont rendu célèbres.

Un prologue romanesque

Celui dont nous allons suivre le parcours en est l'exemple poussé à l'extrême. En effet, nous ignorons son véritable nom, la date et le lieu de sa naissance, comme le déroulement de sa prime jeunesse. Paradoxal début de biographie, où on lui attribue le patronyme de Vantini, ou encore de Vanini, quand ce n'est pas celui de Venturi, né, pour les uns, à l'île d'Elbe, pour d'autres, à Livourne, voire même à Florence et ce, dans les dix premières années du XIX^{ème} siècle, probablement. A l'énigme de ses débuts, fait suite un épisode ayant toutes les apparences d'un roman feuilleton populaire. Tout jeune, notre héros n'est-il pas enlevé par des pirates barbaresques, dont les raids, depuis fort longtemps, écumaient les rivages européens de la Méditerranée ! Ce dramatique évènement s'est-il produit lors d'une traversée entre l'île d'Elbe et le continent ou sur la plage même de Livourne ? On ne sait. Quoiqu'il en soit, les ravisseurs gagnent Tunis et, selon leur habitude, vendent leurs captifs. Le jeune garçon fut acheté par le bey et, amené au palais du Bardo, confié aux femmes du harem jusque vers sa douzième année où il rejoignit le corps des pages. Deux ans plus tard, environ, il est admis dans le camp des mameluks. Ce mot turc, signifiant "ceux qui sont possédés" rend bien compte de l'origine de cette milice composée, comme celle des janissaires, de chrétiens enlevés très jeunes, élevés dans la religion musulmane, formés à la guerre comme cavaliers et à la disposition du Sultan ou de ceux qui, théoriquement, le représentent en Afrique du Nord. A Tunis, le bey les employait à combattre les Kroumirs et plus, prosaïquement, à convaincre ses sujets de payer l'impôt. L'adolescent fit rapidement son éducation de cavalier et de sabreur, de sorte que quelques années plus tard son expérience de combattant était grande et sa réputation bien établie. C'est alors qu'on change de style et que l'on troque le roman feuilleton pour un conte des "1 000 et une nuits". En effet, une idylle serait née entre notre séduisant mameluk et une des filles du bey, mais, découverte, l'obligea à fuir. Avec l'aide du consul de France à Tunis ; Mr de Lesseps, père du futur perceur de Suez, notre héros s'embarque sur le brick "L'Adonis" qui était en rade et fait voile vers Alger, ce 13 juin 1830.

Premiers exploits d'un irrégulier

Ici prend fin la partie hautement conjecturale de l'existence de l'homme connu sous le nom de Yousouf qui entre désormais dans l'Histoire, car le navire qui le porte rejoint, au large d'Alger, la flotte de l'amiral Duperré. Le lendemain, 14 juin, les troupes françaises débarquent dans la baie de Sidi Ferruch et y installent un camp retranché. Un jour plus tard, Yousouf remet au lieutenant-général comte de Bourmont, chef du corps expéditionnaire, les lettres d'introduction rédigées par de Lesseps et se voit recruté comme interprète. On se souvient que le 19, les milices turques sont battues sur le plateau de Staouëli et que nos troupes progressent vers Alger qui est largement encerclée. Le bombardement de la ville et l'explosion du fort l'Empereur amènent la capitulation du dey, le 4 juillet 1830. Le 24 de ce mois, le bâton de maréchal récompense Bourmont qui, alors, marche sur Blida. Selon le colonel Trumelet, c'est à cette occasion que Yousouf, sortant de ses attributions de drogman, se serait soudain mué en un redoutable combattant. Il nous paraît peu probable qu'il s'agisse d'une initiative individuelle née de l'impulsion du moment. Plus vraisemblablement, Yousouf était-il accompagné de quelques spahis, terme d'origine persane signifiant "soldats", qu'il avait recruté à ses frais parmi les cavaliers mercenaire du dey que la capitulation avait laissé sans emploi. D'autant que Bourmont voyait d'un très bon œil la formation de corps indigènes. C'est, toutefois, à son successeur le général Clauzel, nommé après la révolution de juillet et l'abdication de Charles X, qu'il appartient de concrétiser ce projet. Dès le 1^{er} octobre 1830, il créa un corps de zouaves qui à l'instar des Légions d'Ancien régime, associait des fantassins et des cavaliers. Ces derniers furent placés sous le commandement du chef d'escadron Marey, petit-fils du grand mathématicien Monge, et baptisés "chasseurs algériens". La loi du 9 mars 1831, suivie de l'ordonnance du 21 officialisèrent la décision de Clauzel et ces cavaliers indigènes deviendront, 3 ans et demi plus tard, le régiment des spahis réguliers d'Alger. Mais revenons à Yousouf et ses irréguliers, au mois de novembre 1830 : ils font partie de l'expédition contre le bey de Titteri et s'y conduisent si bien que leur chef est nommé capitaine à titre indigène. L'Algérie, à cette époque, n'est qu'une mosaïque de fiefs indépendants sous la poigne de féodaux, souvent en conflit, que les Français sont amenés à se concilier ou à combattre. C'est ainsi que dès le mois de décembre 1830, Clauzel envisage la destitution des beys d'Oran et de Constantine et leur remplacement par des princes tunisiens, mais ce projet tourne court, tandis que, par ailleurs, le bey de Medea nous appelle à l'aide. C'est Yousouf, avec seulement 25 des siens, qui lui amène les munitions qu'il réclame, non sans disperser, le 2 février 1831, des Kabyles qui l'attaquent sur l'oued Ouedja, avant de regagner Alger le 22. Clauzel est remplacé par le général Berthèze auquel succède le général Savary, ex-ministre de la Police sous l'Empire. Il reçoit une délégation de notables de Bône qui implore son intervention, leur ville, cernée par le bey de Constantine, étant bombardée et affamée. Le général envoie Yousouf évaluer la situation. Embarqué sur la goëlette "La Béarnaise", le 2 février 1832, il arrive à destination le 7, après un périlleux voyage, prend contact avec le pacha Ibrahim et lui assure notre secours s'il se reconnaît ensuite notre allié. De retour et ayant rendu compte de sa mission à Savary, celui-ci le charge, en compagnie du capitaine d'artillerie d'Armandy et de 3 de ses hommes, d'accompagner sur "La Béarnaise" une felouque chargée de vivres pour les assiégés. A Bône le 20 février, d'Armandy et ses artilleurs débarquent, la felouque s'emboîte dans la

rade et Yousouf repart avec la goëlette pour Alger où une autre mission l'attend. Mais, le 14 mars, le bey de Constantine, grâce à des complicités, s'empare de Bône, obligeant Ibrahim à s'enfermer dans la Kasbah, énorme citadelle surplombant le site, tandis que d'Armandy et les siens se réfugiaient, non sans mal, sur la felouque. Yousouf revient donc, avec "La Béarnaise" et l'un des Turcs de la garnison assiégée parvient jusqu'à lui et le renseigne. Deux jours après, avec d'Armandy et 24 matelots bien armés, il touche terre de nuit, se faufile silencieusement jusqu'au pied de la citadelle. Il en escalade la muraille et, par une embrasure jette une corde à noeuds à ses compagnons qui se hissent à l'intérieur. Les 130 Turcs qui défendent la Kasbah se rangent sous ses ordres, mais ils sont peu sûrs, redoutant que le bey ne les abandonne, la cohabitation est, donc, difficile. Le 28, les assiégeants déportent la population de la ville qu'ils incendient. 48 heures plus tard, des pillards s'y infiltrent qu'il faut chasser et pour éviter leur retour Yousouf et les Turcs s'embusquent dans les ruines jusqu'à l'arrivée par mer des troupes françaises. D'Armandy devient commandant supérieur à Bône, tandis que Yousouf et ses partisans effectuent des raids contre les tribus du voisinage qui razzient les troupeaux. C'est, très probablement, de cette époque que date le fanion vert, orné de 4 croissants et d'une main de fatma, auquel est attaché le nom de Yousouf et qui figure dans les collections du Musée de l'infanterie à Montpellier. Notre confrère, le colonel Carles lui a consacré une étude détaillée en 1987. A la suite de cette affaire de Bône, Yousouf et ses hommes forment le corps des spahis irréguliers de Bône, 1ère unité de ce type, lui-même recevant la Légion d'honneur. Pendant les années suivantes, ses spahis vont intervenir dans la région, notamment lorsque Ibrahim, reniant ses engagements tentera, à son tour, de s'emparer de la ville et, le 13 mars 1833, à l'occasion d'un raid de 1 500 cavaliers qui vient en battre les murailles. Ses actions valent à Yousouf le grade de chef d'escadron le 7 avril 1833. Quinze jours plus tard, accompagnant la colonne du général d'Uzer, ses spahis fournissent sous ses ordres 2 charges furieuses près du lac Fezzara et lors du passage de la Malfroy, à propos desquelles il est cité pour la 4ème fois. Le 10 juin 1835 est créé le corps des spahis réguliers de Bône placé sous ses ordres. Mais, le 26, le général Trezel est battu à La Macta par un jeune émir de 27 ans, Abd-el-Kader, avec lequel un imprudent traité avait été signé le 26 Février 1834 à Oran qui lui donnait la souveraineté de l'ouest algérien sauf Oran, Mostaganem et Arzew. Malgré ce, il avait occupé Miliana d'où l'intervention malheureuse de Trézel, dont l'échec renforça le prestige de l'émir. Drouet d'Erlon devient le 1er gouverneur général suivi par Clauzel à nouveau. Ce dernier, avec le duc d'Orléans, pénètre sur le territoire d'Abd-el- Kader, le bat le 3 décembre 1835, prend Mascara le 6 et débloque Tlemcen. Yousouf est de l'expédition, il se lance avec ses spahis, à la poursuite de l'émir et à 6 reprises manque de peu sa capture. Il est nommé officier de la Légion d'Honneur.

Cependant Clauzel n'a rien oublié de ses projets de 1830 concernant le redoutable bey de Constantine.

De fatales illusions

Mais s'il les remet à l'ordre du jour, il n'envisage plus de le faire remplacer par un prince tunisien. Il a pu constater par lui-même de quel prestige jouissait Yousouf auprès de la population et décide de le nommer bey de Constantine tout en

restant à la tête des spahis réguliers et irréguliers. Une très jolie aquarelle, peinte par le capitaine Le Blanc, témoin oculaire, montre dans la suite du duc d'Orléans, Yousof dans un fabuleux costume oriental vieux rose largement brodé, chevauchant un fougueux cheval arabe. C'est, semble-t-il, le seul portrait authentique, les lithographies de Yousof éditées par la suite n'offrant pas de garanties suffisantes. Le voilà, donc, le 21 janvier 1836, bey de Constantine mais "in partibus", car El Hady Ahmed est toujours dans sa ville et son agressivité ne s'est pas démentie depuis son entreprise sur Bône. Yousof reçoit aussi le commandement de toute la cavalerie indigène. Fut-il grisé par ses nouvelles dignités ? Toujours est-il qu'il semble s'être beaucoup illusionné et avoir convaincu Clauzel de la facilité avec laquelle on s'emparerait de Constantine. Il assurait, en effet, pouvoir rassembler 15 000 mulets pour le convoi, recruter 6 000 partisans indigènes et comptait sur le ralliement des Constantinois lassés de l'oppression de leur bey. La réalité fut toute autre : on rassembla seulement 425 animaux de bât et 300 soldats turcs. Ce sont 7 000 hommes de troupe, la plupart peu expérimentés, qui se mirent en route le 16 novembre 1836 avec le maréchal Clauzel, le duc de Nemours et les maréchaux de camp de Rigny et Trézel, le bataillon turc de Yousof étant en avant-garde. Dès le départ, les éléments contrarièrent la marche : la pluie accompagna la colonne pendant 4 jours entiers, pour se poursuivre par la neige devant Constantine le 21 Novembre. La situation très escarpée de la ville était très défavorable aux assaillants et le convoi de ravitaillement, embourbé, est pillé par les Arabes. L'attaque de nuit des portes d'El Kantara et d'El Djabia échoua avec des pertes sérieuses et la retraite devint inévitable. Elle se fit dans le désordre, sous la pression d'une nuée d'Arabes et seul le sang froid du chef de bataillon Changarnier affirmant à ses hommes : "Ils sont 6 000 et nous 300, la partie est égale" limita le désastre. Formant le carré, chaque fois que l'ennemi charge, le 2ème léger protège les blessés et, par son feu, finit par décourager la poursuite. Le 28 Novembre, nos troupes arrivaient à Guelma, elles avaient perdu plus de 500 hommes et 1 000 malades devaient mourir dans les hôpitaux. Les protagonistes de ce drame ont stigmatisé la légèreté de Yousof et le futur général Bosquet qui y prit part se souviendra dans ses lettres de l'abandon par le bataillon turc de son artillerie, obligeant le colonel Tournemine et ses hommes à revenir en arrière pour enclouer ces canons. Le retentissement de cette défaite fut considérable. Clauzel, relevé de son commandement, est remplacé par le lieutenant-général de Damrémont qui fait rappeler Yousof à Paris. Il y est présenté au Roi et devient une personnalité à la mode. L'échec de l'expédition de Constantine fragilise notre situation en Algérie où des tribus entrent en dissidence et l'on conclut avec Abd-el-Kader le traité de la Tafna qui lui est favorable et lui concède la presque totalité de l'Oranie, le 1^{er} juin 1837. Aussi Damrémont organise-t-il soigneusement une deuxième expédition contre Constantine du 6 au 13 octobre qui, cette fois, est couronnée de succès, mais au prix de la mort du lieutenant-général. Le maréchal Valée lui succède comme gouverneur général et occupe Blida, Colrea, Djijelli et Sétif, l'année suivante. La puissance de l'émir est, cependant, à son apogée et, prenant prétexte de cette expansion, il reprend la lutte en 1839. Le 2 Mars de cette année, Yousof est nommé lieutenant-colonel des spahis réguliers de Bône et reçoit ses lettres de naturalisation. En 1840, avec 3 escadrons des Spahis d'Oran, il participe au sanglant combat de Ten Salmel, le 12 Mars, pour lequel il est cité pour la 8^{ème} fois. Le général Bugeaud devient gouverneur général le 23 Février 1841 et avec lui, la lutte contre Abd-el-Kader va prendre un tour nouveau. Le 8 octobre,

Yousouf avec 400 spahis dispersent 5 000 cavaliers ennemis à Sidi Yahia, le 26, nouveau combat à Takhmaret au cours duquel est pris un étendard de l'émir. L'ordonnance du 7 Décembre créé le corps de spahis réguliers porté à 20 escadrons, soit 4 000 hommes, placé sous le commandement de Yousouf. L'année suivante, toujours avec les spahis d'Oran, il bat à Sidi-bel-Hacel la tribu des Sbeah qui fait soumission le 26 Mai et, avec la colonne de Lamoricrière, dans la région de Mascara où elle traque l'émir, il intervient aux combats de Tagdemt, en Juillet, de Fortassa, en Septembre, et de Loha, en Octobre, où sont enlevés 3 étendards à l'ennemi. Ces actions notables laissent dans l'ombre une quantité de coups de main et de missions d'éclairage qui valent à Yousouf le grade de colonel le 19 mai 1842. C'est à cette époque que le commandant Revol le rencontre et nous en trace le portrait :

“Le colonel Yousouf, écrit-il, qui portait encore le costume arabe, avait le commandement de la cavalerie arabe tant régulière qu'irrégulière. Sa barbe, noire, comme l'aile d'un corbeau, était cultivée avec soin et donnait un certain cachet à sa physionomie fine et régulière, à son teint d'une blancheur plein de distinction. Son regard intelligent, tour à tour de flamme ou de glace électrisait ou foudroyait son entourage. Les bords d'un haïk blanc en fin tissu, flottant au-dessus de ses tempes et le long de ses joues, encadraient sa figure. Le haïk retombait sur les épaules, derrière sa tête, autour de laquelle il était fixé par un long écheveau de tresse en poils de chameau. Son pied était chaussé de la botte de cavalier en maroquin rouge à large tige plissée en entonnoir et maintenue au dessus du genou...Un fin burnous en laine blanche avec houppes en soie couvrait ses épaules. Un burnous noir en tissu aussi fin et plus épais était jeté sur le 1^{er}. La croix d'officier de la Légion d'honneur se détachait, brillante, sur ce sombre vêtement. “Le même témoin nous décrit aussi le mode de vie de Yousouf qui est celui d'un grand chef arabe : nombreuse domesticité avec un préposé au café et à la longue pipe turque, grande tente doublée d'une étoffe de soie, cérémonial pointilleux déterminant qui, parmi les visiteurs était admis à lui baiser la main ou simplement autorisé à porter un coin de son vêtement à ses lèvres ! A chaque bivouac, il rendait la justice, nous apprend aussi le commandant Revol qui détaille la technique de la bastonnade infligée, selon les cas, sur le dos des coupables ou sur la plante de leurs pieds. “On était souvent obligé, constate le témoin, d'emporter les Arabes qui avaient subi ce châtiment et leurs proches baignaient leur chair meurtrie avec un baume particulier ”Notre observateur poursuit “Pendant ces exécutions qui avaient lieu près de la tente et sous les yeux du juge, Yousouf...fumait ou savourait d'un air distrait l'arôme du café maure et jetait sur cette scène étrange et barbare un regard indifférent et impassible. Quelquefois, la clémence le portait à épargner à un patient une partie de la peine ; alors il faisait un signe ou prononçait un mot et le bâton levé ne frappait plus.”

Sur les traces d'Abd-el-Kader

1843, depuis le 18 décembre de l'année précédente, le duc d'Aumale, 4ème fils de Louis-Philippe, commande le territoire de Médéa et Miliana. Des informateurs stipendiés révèlent à Yousouf l'existence de la smala d'Abd-el-Kader. En arabe classique ce mot s'applique au groupement de tentes autour de celle du chef, dans le cas particulier c'était le camp volant de la maisonnée de l'émir, ce qui représentait

plusieurs milliers d'hommes. Cette capitale mobile comme on a pu l'appeler se déplaçait constamment, permettant à l'émir de se dérober aux recherches. Cette fois l'importance des renseignements recueillis justifia la formation d'une colonne de 1 500 hommes composée de 3 bataillons d'infanterie, 5 escadrons de chasseurs d'Afrique sous le lieutenant-colonel Morris, de 4 escadrons des spahis réguliers d'Alger sous les ordres de Yousouf et d'un goum. Elle part de Bohgar le 10 Mai sur les traces de la smala, les étapes se succèdent sous un soleil de plomb, de sorte que, le 16, il est nécessaire de rechercher un point d'eau. Celui de Taguin était relativement proche et la colonne en prend la direction. Or un éclaireur vint signaler que, pour la même raison, la smala a modifié sa route pour se rendre, elle aussi, à ce puits. Yousouf et 4 hommes prennent les devants et, du haut d'une colline, découvre le camp qui commence à s'installer. Aussitôt prévenu, le duc d'Anmale tint un bref conseil de guerre, car son infanterie était encore loin et il ne disposait que de 600 cavaliers environ. La disproportion des forces était énorme, mais le fils de Louis-Philippe n'en décida pas moins d'attaquer, affirmant, dit-on : "Personne de ma race n'a jamais reculé". Dans un immense tableau panoramique au Musée de Versailles, Horace Vernet a représenté l'action avec sa précision habituelle. Il a parfaitement rendu l'effet de surprise des Arabes, la confusion générale, les tentes effondrées, ceux qui fuient, ceux qui résistent et ceux qui se résignent déjà à leur sort, les cavaliers qui déboulent au galop. Mais ce qu'il a fixé sur la toile, c'est la fin de l'action puisque l'on n'y voit charger que les chasseurs d'Afrique entraînés par Morris. Or c'est Yousouf et ses spahis en premier échelon qui étaient intervenus pour semer la panique dans la smala et sabrer les guerriers de l'émir les plus prompts à réagir. Les chasseurs d'Afrique ne s'ébranlèrent que par la suite en un mouvement tournant pour couper la route aux fuyards. Quoiqu'il en soit, cette prise était une victoire importante : on avait fait 3 000 prisonniers, enlevé 4 drapeaux et un canon, confisqué l'essentiel de l'armement de l'émir et récolté un énorme butin. Mais Abdel-Kader avait encore réussi à s'échapper. Nous avons 9 tués et 12 blessés. Yousouf, cité pour la 15^{ème} fois, fut promu commandeur de la Légion d'honneur.

Privé de ses ressources, l'émir se retira au Maroc, auprès du Sultan qu'il convainquit de l'appuyer militairement. Le 13 Août 1844, l'armée marocaine, 30 000 hommes sous le fils du sultan Mouley Mohammed est concentré sur la rive droite de l'Isly. Bugeaud ne dispose que de 11 500 hommes. Le lendemain, à 2 heures du matin, ses troupes se mettent en marche dans la configuration qu'il a prévue et désignée sous le nom pittoresque de "tête de cochon". Schématiquement, c'est un triangle isocèle dont la pointe, où se trouve Bugeaud est composée du 8^{ème} chasseurs d'Orléans et des 41^{ème}, 32^{ème} et 58^{ème} de ligne, tandis que l'artillerie, l'ambulance et les bagages en constituent la hauteur. Yousouf avec les spahis et le 4^{ème} chasseurs d'Afrique font partie de la portion gauche du triangle et, symétriquement dans sa partie droite les 1^{er} et 2^{ème} chasseurs d'Afrique ainsi que le 2^{ème} hussards avec le colonel Morris. Une lettre écrite par le capitaine Dutertre qui prit part à la bataille la résume parfaitement. La traversée de l'Isly ne fut pas disputée par les Marocains qui disposés, en arc de cercle, n'engagèrent qu'ensuite le combat sans pouvoir arrêter la marche de nos troupes. De sorte qu'ils reculèrent vers un mamelon où se situait le camp de Mouley Mohammed où l'on apercevait son parasol. Bugeaud fit alors, donner son artillerie de campagne qui fit refluer les Marocains à droite et à gauche, par la brèche ainsi ouverte toute la cavalerie française s'engouffra au galop en 3 échelons, Yousouf et ses spahis en tête. Malgré quelques coups de

canon, cette masse de cavaliers écrase tous les ennemis sur son passage, sabra les artilleurs marocains sur leurs pièces et s'empara du camp. Notre infanterie suivit au pas de course et les Marocains furent poursuivis pendant $\frac{3}{4}$ de lieu au-delà de l'Isly. On apporta à Bugeaud 16 drapeaux et le parasol du fils du sultan, 11 canons étaient pris, le butin immense, Yousouf s'attribuant la tente très grande et très ornée du fils du sultan. Nos pertes étaient d'une vingtaine de tués et de 80 blessés, celles des Marocains de 800 morts et 2 000 blessés. Horace Vernet a consacré à ce fait d'armes un grand tableau également au Musée de Versailles. Le lendemain de la bataille, Yousouf avec des spahis travestis en goumiers marocains s'étaient lancés sur les traces d'Abd-el-Kader sans arriver à le trouver, mais en capturant néanmoins son secrétaire et toute sa correspondance. L'Isly vaut à Yousouf sa dix-septième citation. Le sultan signe le 10 septembre le traité de Tanger, mais il ne pouvait empêcher Abd-el-Kader de poursuivre son action en provoquant des insurrections.

Pour sa part, Yousouf, après l'Isly, part en permission à Paris, désireux d'obtenir des excuses d'un journaliste qui l'a calomnié. Dans la capitale, il rend visite à la famille de son secrétaire, le maréchal des logis Weyer et y fait connaissance de sa soeur Adèle. Il l'épouse le 20 février 1845, 6 jours après s'être converti au catholicisme. Quelques semaines plus tard, le couple est de retour à Alger où le gouvernement lui a attribué en récompense nationale la villa Dar el Kiat, ancienne résidence d'été du dey à Mustapha.

Le 31 mars, Yousouf est nommé maréchal de camp, c'est-à-dire général de brigade. Il participe à la répression des soulèvements suscités par Abd-el-Kader dont quelques succès, comme à Sidi-Brahim où les chasseurs d'Orléans ont héroïquement succombé, ont restauré le prestige. Bugeaud multiplie les colonnes mobiles et finalement, l'émir bloqué de toutes parts sera obligé à faire sa soumission à Lamoricière le 23 décembre 1847. Le commandant Comère, témoin oculaire, a représenté la scène en un tableau où Yousouf figure au 1^{er} plan. Mais 2 régions insoumises demeurent, les oasis et les massifs de Kabylie. Le 25 novembre 1849, Zaatcha est enlevé non sans difficulté, en 1850 on intervient contre Bou Bagla qui a soulevé les Kabyles, en 1852, 3 colonnes dont une commandée par Yousouf marchent sur Laghouat, le 4 décembre Biskra est pris. Entre temps, il a rédigé un ouvrage de 140 pages sur "La guerre en Afrique".

L'intermède criméen

Cependant en Europe, la question des Lieux Saints qui opposent moines grecs et moines occidentaux à Jérusalem, permet, en 1853, au Tsar d'adresser un ultimatum à la Sublime Porte. Sur le rejet de celui-ci, les troupes russes occupent la Moldavie et la Valachie, principautés danubiennes vassales de la Turquie. Celle-ci déclare la guerre à la Russie le 26 septembre et, le 12 Mars 1854, est signé un traité d'alliance franco-anglo-turc. Les Russes envahissent la Dobroudja et assiègent Silistrie. Une armée anglo-française (25 000 hommes sous Lord Raglan et 50 000 sous le maréchal de Saint Arnaud), après une escale à Gallipoli, franchit les détroits de la mer de Marmara et débarque à Varna en Bulgarie. Le sultan ayant proclamé la guerre sainte, une tourbe d'Albanais, de Kurdes, d'Arnauts, d'Arabes et de Turcs vint de tous les points de l'Empire comme auxiliaires à la suite des armées ottomanes. Sans encadrement, sans instruction, sans discipline et sans solde, munis d'un armement

hétéroclite, ils ravagèrent la Bulgarie sans aider Omer-pacha qui s'était porté au secours de Silistrie. On les appelait Bachi Bouzouks, c'est-à-dire "têtes folles". Le général turc, désireux de s'en débarrasser, persuada avec habileté ses alliés qu'ils pourraient très efficacement être opposés aux cosaques. Saint Arnaud écrit : "J'ai obtenu un corps de 4 000 cavaliers irréguliers" et Lord Raglan en prit autant. Etant donné le passé de Yousouf, c'est tout naturellement à lui que le maréchal fit appel pour organiser ces partisans. Baptisés, le 9 juin 1854, Spahis d'Orient, ils devaient former 8 régiments de 4 escadrons à 128 chevaux, chaque homme percevant par jour un franc de solde et 4 kgs d'orge pour sa monture. Pour l'encadrement, on fit appel à des officiers français volontaires, proposés par Yousouf au maréchal et nommés par celui-ci. Le commandant Faure devient l'aide de camp du général. Mais, le 6 juillet, autour de Varna et Choumla on ne pût réunir que 2.467 spahis auxquels on donna des fusils et des lances, avant d'en former 4 brigades. Encore constata-t-on, au matin, que la 4^{ème} formée par des Kurdes, avait disparu ! Début peu encourageant, mais Yousouf entreprit de discipliner ses hommes "en faisant (écrit un témoin) un usage raisonné de la bastonnade, des cadeaux et des coups de pistolet dans la tête". Le 9 juillet, le choléra fait son apparition parmi les troupes concentrées en Bulgarie et, le 18, le maréchal de Saint Arnaud décide de porter la guerre en Crimée. Pour masquer le mouvement, les spahis d'Orient, avec un régiment de lanciers turcs et une batterie, feront diversion en Dobroudja vers Bahadagh, en partant le 22 juillet de Varna pour y revenir le 4 août et s'embarquer. Le 28 juillet, à Birruma, les spahis de la 3^{ème} brigade prirent l'avantage sur la cavalerie russe, mais le lendemain à Karnassan, dans une rencontre avec les cosaques, la 2^{ème} brigade abandonna son chef, le capitaine de Preuil avec 8 Français et un spahi qui n'en engagèrent pas moins le combat. L'officier y reçut 12 coups de lance et ne fut sauvé que de justesse. Ultérieurement, les Bachi-Bouzouks ayant fait une dizaine de prisonniers, les décapitèrent ! Furieux, Yousouf écrivit au commandant russe pour se désolidariser de cette barbarie et la condamner, mais l'interprète et le soldat turc porteur de la lettre subirent, en représailles, le même sort. Enfin, le 30, vivement ramenés par des escadrons russes, pourtant 4 fois moins nombreux qu'eux, les spahis d'Orient ne durent leur salut qu'à 6 bataillons d'Infanterie qui, abandonnent leurs sacs, s'élancèrent à leurs secours. La surprise prévue sur Bahadagh fut impossible à exécuter, la brutale entrée en scène du choléra frappant 500 spahis et en tuant 150. La retraite s'impose, elle s'effectue couverte par les spahis du commandant de Noé. C'est seulement le 7 août, avec 3 jours de retard sur le plan prévu, que Varna fut atteint. Les spahis, durement éprouvés, au nombre de 587, sont licenciés après avoir remis leurs armes et perçu leur solde. Yousouf passa en Crimée, d'où il revint à Alger dès après la bataille de l'Alma, le 20 septembre 1854.

Fin de l'étape algérienne

Depuis 1851, le général Randon, futur maréchal de France, poursuivit la pacification de l'Algérie. Yousouf, nommé général de division et grand croix de la Légion d'honneur, reçoit le commandement de la division d'Alger, le 24 janvier 1855. Il va prendre part à la campagne de grande Kabylie qui commence à l'automne suivant. Associée à celle du général Renault, sa division pénètre quelque peu prématurément, le 24 septembre, 1856, dans le territoire des Koufis, mais il s'agissait plutôt

d'une première reconnaissance du terrain. En avril 1857, Yousouf commande l'une des 3 colonnes qui doivent converger sur Souk-el-Arba. Le 25 s'opère sa jonction avec celle de Renault et ils s'emparent de 3 villages Kabyles. La campagne s'achève avec le célèbre combat d'Ischériden qui amène la soumission des tribus. Cependant Yousouf ne manquait d'envieux et de détracteurs. L'obscurité de ses origines, la rapidité de sa carrière, son faste oriental favorisait les calomnies. Il passait aux yeux de beaucoup, dans l'armée comme dans le public, pour un chef arabe cruel et sans pitié et ne pouvait plus compter sur l'appui de compagnons d'armes de jadis, disparus ou retournés en métropole. Le maréchal Randon, qui l'appréciait beaucoup, quitte ses fonctions de gouverneur général, en 1859, étant nommé au ministère de la Guerre. Son successeur, le prince Jérôme Napoléon, s'efforça de mettre en oeuvre la politique irréaliste de l'Empereur tendant à cloisonner colons et Arabes, attribuant d'immenses concessions à des compagnies. Pareil comportement ne pouvait recevoir l'approbation de ceux connaissant bien le pays, comme Yousouf dont les rapports avec le prince se tendirent. Un journal d'Alger, soutenu par le gouverneur, publia en Février 1860, un article injurieux pour le général et son épouse. Un duel s'ensuivit où Yousouf fournit au signataire un coup d'épée au bras, affaire qui fit du bruit. Elle n'est peut-être pas étrangère au fait que lors de la visite de Napoléon III en Algérie, l'organisation des festivités en fut confiée à Yousouf, auquel l'Empereur conféra le grand cordon de la légion d'honneur. Le prince Jérôme fut remplacé, le 24 novembre 1860, par le maréchal Pelissier qui s'était brillamment illustré à Sébastopol. Malheureusement, il arrivait plein de préventions à l'égard de Yousouf dont, d'emblée, il décida le transfert de la division à Médéa. Cet ordre ne fut pas exécuté, l'Empereur l'ayant annulé après l'intervention à Paris d'amis du général. Pelissier en conçut un vif ressentiment et quelques temps après bloqua un rapport de Yousouf sur le cantonnement des tribus, dont le lieutenant-colonel Gaudil lui avait fourni les éléments. Or une indiscretion permit à un député d'en prendre connaissance, qui en tira argument à la Chambre pour attaquer le budget présenté pour l'Algérie par le maréchal, ce qui ne manqua pas d'aigrir encore leurs rapports.

Bien que la santé de Yousouf s'altère, il n'en maîtrise pas moins l'insurrection qui suit l'assassinat du colonel Beauprêtre en 1864. La même année meurt le maréchal Pelissier. Avec son successeur, le maréchal Mac Mahon, farouchement hostile à Yousouf, l'affrontement est immédiat. Le nouveau gouverneur a, en effet, demandé son rappel à Paris avant même de prendre ses fonctions à Alger. Ce qu'ayant appris, le général, par ailleurs préoccupé par la santé de son épouse, demande un congé au ministre de la guerre. Bien entendu, le maréchal Randon, le refusa en lui proposant le commandement d'une division en France. Yousouf et son épouse quittent définitivement l'Algérie le 8 avril 1865. Reçu par Napoléon III, le général se voit promettre un siège de sénateur. En Août, le couple s'installe à Montpellier, où la X^{ème} Division est libre, dans le bel hôtel de Montcalm sur la rue du quartier général (actuelle rue Joffre). Vers la fin du mois de janvier 1866, il y donne un bal, mais le lendemain, son état qui s'est aggravé l'oblige à s'aliter. Une anémie est diagnostiquée et il lui est conseillé un séjour sur la côte d'Azur. Il s'installe à Cannes, dans la villa des Roses. Le 1^{er} Mars, il reçoit l'extrême-onction, puis éprouve une amélioration passagère, avant de rechuter. Trousseau est appelé à son chevet, accompagné du Dr Jadelot, médecin de l'Empereur. Mais le traitement mis

en œuvre n'enraye pas les progrès de l'anémie. Le 15 mars, Yousouf entre en agonie pour s'éteindre à 2 heures du matin, après un accès de délire où resurgissent des souvenirs de l'Algérie.

Il semble que l'existence de cet enfant italien, conditionné dès son jeune âge en guerrier musulman, se comportant comme tel pendant 35 ans pour la terminer en officier général français et catholique était suffisamment hors du commun pour mériter de vous être contée. Mais elle a, de plus, une portée historique supérieure : elle marque la fin d'une époque. Yousouf est, en effet, l'un des ultimes représentants d'une longue lignée, celle des cavaliers d'épopée qui, depuis le XVII^{ème} siècle ont mené des charges folles décidant, souvent, du sort des batailles.

L'accroissement redoutable de la puissance de feu en a sonné le glas, comme le laissait prévoir, dès la Crimée, l'échec de la brigade légère anglaise à Balaclava. Seize années plus tard, Reichshoffen et Morsbronn confirmeront cette évolution inéluctable. Désormais, notre cavalerie va être amenée à revoir lentement sa doctrine d'emploi et à amorcer sa reconversion. Malgré l'exploit de l'escadron de Gironde, en 1914, nos cavaliers vont être contraints à l'abandon de leurs montures pour servir dans les tranchées. Les centaures ne sont plus et, non sans difficulté, l'arme blindée va les remplacer.